

## Une visite de quartier

Alors que le tram glissait paisiblement sur l'avenue et que se profilait la massive silhouette du stade, Camille refaisait dans sa tête le parcours qu'elle allait présenter à cette délégation - des Suédois, cette fois, qui tendaient déjà le cou pour apercevoir le quartier. Avec des exclamations, ils désignaient du doigt le chaudron vert auprès duquel ils allaient descendre et s'apprêtaient déjà à sortir leurs téléphones pour le mitrailler.

Camille aimait bien faire visiter le quartier en commençant par-là, même si, historiquement, c'était presque la touche finale du chef d'œuvre. Cela ne faisait qu'un an que les parois du stade avaient été végétalisées. Les plantes foisonnaient et semblaient s'échapper de cette gigantesque marmite pour recouvrir les kilomètres alentours. Ici, tout était vert, moussu, feuillu, herbu... Les portes du tram s'ouvrirent. Camille entra en scène et, avec un large sourire, lança sa phrase magique : "bienvenue au pays des hobbits". La traductrice s'empressa de traduire. Quelques rires amusés fusèrent.

Devant eux s'ouvrait un paysage nouveau et étonnant, où ville et campagne se confondaient. Les immeubles semblaient avoir poussé sur des terre-pleins d'herbes et

de fleurs. Le long des rues bitumées, des arbres portaient leurs ombres douces. Des rangées d'arbres fruitiers traçaient leurs chemins en parallèle des rues. On aurait cru que la nature, ici, n'avait été dérangée que peu de temps auparavant, pour faire un peu de place aux hommes. Et le travail de Camille était d'expliquer que, bien au contraire, la nature, ici, était revenue s'installer.

Le groupe de Suédois était littéralement sous le charme. On entendait bourdonner des abeilles. Des hirondelles piaillaient dans le ciel. A peine percevait-on le ronronnement des voitures électriques sur le boulevard.

Lorsque l'on réussit à réunir le groupe - plusieurs membres de la délégation ayant eu envie de faire le tour du stade - Camille se lança dans sa présentation : la voilà, cette nouvelle Cythère, le quartier de Caen que le monde nous enviait. Végétalisation, mobilité douce, bâtiments rénovés... tout allait être expliqué, exemples à la clé. Un ou deux suédois, ayant rangé leur téléphone à regret, prenaient frénétiquement des notes sur des calepin offerts par la ville.

En longeant l'allée boisée des anciennes pépinières, après un arrêt au centre névralgique du réseau de chaleur des bâtiments, alimenté par la méthanisation

des déchets verts du quartier et par le bois issu des haies, Camille se rappelait la genèse du projet, quand elle était en stage de Master et assistait aux réunions de quartier sur la transition. Chaque action avait de farouches détracteurs. On n'imagine pas à quel point certains chérissent leurs murs de béton, ou ne supporte pas qu'une herbe folle déborde sur le bitume... Le combat n'était pas gagné d'avance. Des haies bocagères ? Cela allait attirer les nuisibles : des souris, des hérissons, et puis c'est de l'entretien, quand même. La végétalisation des pas de murs ? Ça allait déborder sur les trottoirs, ou bien être laissé en friche, juste bon à faire pisser les chiens. La fin de l'éclairage la nuit ? Un cadeau à la racaille, voleurs, violeurs, et accidentogènes, avec ça ! Le réseau de chaleur ? Un truc à provoquer des odeurs, et puis est-ce que c'est très sûr d'avoir ça si près des habitations ? Les vergers collaboratifs ? On allait retrouver des fruits pourris partout au sol, ce serait glissant et dangereux sauf bien sûr si les mauvais citoyens viennent cueillir les fruits verts pour empêcher les autres d'en profiter, etc. Même l'écoquartier que l'on allait bâtir dans l'enceinte de l'ancienne prison soulevait des critiques... Le tableau n'était pas meilleur au conseil municipal. Tout le monde se rappelait du fou rire monumental qui avait agité un, puis deux, puis tout un rang de vieux élus lorsqu'on avait présenté le projet de quartier autonome et les arbres à vent, producteurs d'électricité. Dès qu'ils reprenaient leur respiration, ils

se mettaient à souffler en l'air en demandant au maire si, eux aussi, pouvaient produire du courant, et leur rire repartait de plus belle. Ils avaient tout vu, ils savaient tout, ils balayaient du revers de la main tout ce qu'ils ne connaissaient pas. Ils se trompaient.

Patiemment, les choses furent acceptées les uns après les autres. Non sans quelques subventions exceptionnelles. On trouva des solutions à différents problèmes : les lampadaires s'allumaient désormais uniquement pour les humains, détectés grâce à des capteurs. Des collectifs de citoyens veillaient à la non-invasion des trottoirs par les plantes. Une escouade de belettes avait été lâchée pour limiter la prolifération des rongeurs. La construction bois limita les désagréments du chantier de l'écoquartier, sans parler de tous les autres bénéfiques. Certains irréductibles avaient tenu jusqu'à leur fin. Les dernières haies avaient été plantées en 2027, remplaçant le dernier mur d'une des rues modèles. Celle vers laquelle le petit groupe trottinait à la suite de Camille : la rue Bernard Palissy.

Pendant qu'ils cheminaient, un jeune Suédois interrogeait Camille en anglais. Était-ce vrai que les animaux sauvages se promenaient dans le quartier ? Il avait vu plein de photos sur Facebook : des chevreuils, des renards, des faisans... Cela lui paraissait délirant, en

ville. Mais Camille confirma. A la nuit tombée, toute cette faune allait et venait. Ici, au-delà des derniers immeubles, c'était la campagne. Dans la continuité des espaces naturels, les animaux se déplaçaient tranquillement. Le jeune homme avait un sourire extatique. Pour ne pas le chagriner, Camille n'évoqua pas les petits soucis de voisinage que cela avait provoqué : les plaintes des riverains dont les poules s'étaient faites croquer par les renards, les coups de gueule du service des espaces verts dont les jeunes plants d'arbres se faisaient mâchouiller par les cervidés, les parents exténués par leurs enfants qui hurlaient au loup dès qu'ils voyaient un animal se glisser sous leur haie... Mais malgré tout, les nuits, dans le quartier, avaient quelque chose de magique : on y entendait hululer les chouettes, les étoiles brillaient comme en pleine campagne, l'été, les chèvrefeuilles et les tilleuls embaumaient l'air. Les quelques airbnb qui avaient ouvert là vantaient ces nuits comme aucune autre.

A l'entrée de la rue, Camille s'arrêta et compta mentalement le groupe. Il manquait trois personnes – ce qui était plutôt un bon score. En général, on montait facilement à cinq ou six, entre ceux qui s'étaient arrêtés à la boulangerie, ceux qui étaient retournés sur leurs pas pour faire une photo, ceux qui s'étaient perdus dans le parc... après une ou deux minutes d'attente, permettant de reconstituer, ou presque, la délégation, Camille

enchaîna, en tentant de faire abstraction du type sautant au milieu de la rue sur son vélo à une roue, et de la jeune femme en train de faire des poses lascives le long d'un portillon, une couronne de marguerites sur la tête. Alors qu'elle expliquait qu'un collectif d'habitants avait lancé, il y avait plus de dix ans, le mouvement qui avait ensuite tout entraîné, en demandant simplement la végétalisation de leurs pas de murs, une femme de la délégation leva la main, pour demander ce que faisaient ces gens. Camille n'avait pas besoin de la traductrice pour comprendre la question. Il lui avait suffi de suivre le doigt de la femme. C'était habituel, ici. « Instagram » ; la réponse fusa avant la fin de la traduction. « Ah ! », fit la Suédoise avec un mouvement de tête compréhensif.

La rue était devenue un spot incontournable. Les gens la trouvaient tellement poétique, avec ses haies, ses plantes foisonnantes – camaïeux de mauve, de rose, bleu, des valérianes, sauges, chardons, nigelles, ses petits arbustes fruitiers en fleurs, ces hautes céréales aux tiges vert tendre... Au milieu de la chaussée, une longue bande avait été débitumée et les bandes blanches remplacées par des marguerites. Trois arches enjambaient la rue, couvertes de glycines odorantes. Et tout ça n'était que la face visible. Les instagramers rataient l'essentiel : les maisons autonomes, dont l'énergie était fournie par les arbres à vent, dont l'eau

provenait en grande partie de la pluie, dont l'isolation avait été refaite...

Mais la délégation, elle, portait tout son intérêt sur ces questions. En s'approchant d'une maison pour observer le système de récupération d'eau, un technicien de Malmö demanda à la traductrice ce que signifiait les petits panonceaux qu'on retrouvait sur de nombreuses barrières : « cette maison n'est pas à vendre. Prière de ne pas déranger ». Alors que Camille essayait de répondre avec un sourire gêné à la question – certains habitants étaient fatigués du démarchage immobilier, une femme sortit de chez elle et fonça sur Camille. « Eh, vous ! Vous êtes de la mairie ! Vous ne pouvez pas faire quelque chose contre ces guignols ? On n'est plus chez nous ! ». La traductrice commençait à traduire quand Camille lui fit signe d'arrêter et l'envoya faire le tour de la rue. Camille craignait toujours de faire visiter cette rue – pourtant le joyau de son parcours. Quelques habitants étaient excédés par les pratiques des visiteurs. Il fallait bien avouer qu'ils ne manquaient parfois pas de culot et on en retrouvait quelques fois en train de faire des selfies avec de pauvres poules, agenouillés devant les poulaillers.

Justement, un groupe de touristes remontait la rue en s'extasiant. Le marché de la rue de Bayeux, qui se tenait

ce jour-là depuis au moins quarante ans, était devenu ces dernières années une attraction de la même nature et du même niveau d'authenticité que les marchés provençaux du mois d'août dans le Luberon. On y trouvait des bouteilles de calvados ambré, des pommes, des poires brillantes et bien rangées, des légumes parfaits dans des paniers d'osier, tous certifiés bio... Ces jours de marché, surtout au printemps et à l'été, le nombre de touristes doublait. De folles rumeurs couraient. On disait que les habitants du quartier ne fréquentaient plus ce marché, qu'ils avaient organisé un marché clandestin, qui fonctionnait comme les rave-parties : quand on entrant dans le réseau, par cooptation et sous la coupe du secret, on recevait par texto le lieu du marché secret, le matin même. D'autres disaient que le marché était caché derrière les murs de l'ancienne prison, et qu'il fallait un laissez-passer pour y entrer. En tout cas, là-bas, les fruits et légumes étaient véritablement du coin, et même du coin de la rue, la permaculture s'étant fortement développée, et les prix raisonnables.

Mais pour le moment, c'était bien au marché « normal » que Camille entraînaient son groupe, après avoir promis à l'habitante de la rue que sa plainte serait remontée à qui de droit. Les Suédois frétilaient déjà à l'idée d'acheter leurs souvenirs sur les étales. Camille devait leur rappeler de ne pas trop se charger : le retour à la mairie se faisait

à vélo, la station de prêt étant juste quelques mètres plus loin.

En les laissant aller d'un commerçant à l'autre, Camille regardait les maisons, toutes belles dans leurs écrins de verdure, dans cette atmosphère sans pareille. Le quartier était devenu éminemment attractif et le prix des maisons avait commencé à monter. Lorsqu'une petite maison avait atteint la somme pharaonique d'un million d'euros, la mairie avait fini par agir en imposant un prix plafond, et le marché avait repris un cours plus calme, mais les maisons étaient vendues en un rien de temps.

Puisqu'ici, les jeux étaient faits, il n'y avait plus qu'à reproduire, ailleurs, le même schéma. Avec quelques amis, Camille rêvait déjà de ferme urbaine, là-bas, au bas des immeubles du Chemin-Vert. Bientôt, un permis allait être déposé et ils embarqueraient Caen avec eux.

Anne-Sarah Moalic